importante pour l'histoire de la littérature latine (voir par exemple p. 149-150 la note aux v. 173-176 ou p. 242-244 les notes aux v. 577 et 578), mais aussi témoignage historique de première importance pour la connaissance de l'Afrique du Nord au moment de la reconquête byzantine (voir par exemple p. 119-120, note au v. 30 ou p. 236-237, note au v. 555), et à ce titre d'un grand intérêt pour les historiens et les ethnologues.

Jean-Louis Charlet.

Histoire littéraire

Valérie Naas et Mathilde Simon (dir.), *De Samos à Rome : personnalité et influence de Douris* (Modernité classique, 5) : Paris, Presses universitaires de Paris Ouest, 2015, 372 pages.

Ce volume, consacré à Douris de Samos, rassemble les communications présentées lors d'un colloque qui s'est tenu à Paris les 19 et 20 novembre 2010. Auteur d'ouvrages d'histoire de l'art, de critique littéraire, de musicologie (?) et surtout de livres historiques, Douris est considéré comme un des pères fondateurs de l'histoire de l'art dans la tradition historiographique de son époque. De fait, comme le soulignent les éditrices du volume en quatrième de couverture, le naufrage presque total de l'œuvre du tyran – il ne nous reste que quatre-vingt-seize fragments de son œuvre, essentiellement tirés de ses textes historiques (*FGrHist*, n° 76) – a longtemps obscurci la place qu'il a occupée dans la tradition historiographique.

L'introduction, due à A. Rouveret, revient sur l'objet de la rencontre de 2010 : confronter les données, même rares, sur la personnalité et l'œuvre de l'historien pour essayer de mieux identifier les éléments susceptibles d'éclairer l'auteur des traités consacrés aux peintres et à la toreutique. Le « point nodal » du colloque a reposé sur la critique adressée à Douris par Plutarque (*Per.* 28 et *Alc.* 32 = F 67 et 70, *FGrHist*) : ce dernier reproche à l'historien son goût pour une théâtralité tragique, travestissant la réalité. Inspirée de la théorie aristotélicienne de la *mimésis* dramatique, cette forme de narration historique a suscité des polémiques dès la période hellénistique ; parmi elles, la condamnation de Polybe (II, 56 sqq.), qui condamne l'historiographie tragique, coupable selon lui de substituer à l'analyse rationnelle propre à l'histoire la force irréfléchie des émotions (p. 11). Les deux questions posées par les organisatrices du colloque étaient donc les suivantes : les fragments de Douris parvenus jusqu'à nous et les témoignages sur son œuvre nous permettent-ils de préciser en quoi il transpose dans l'historiographie la notion aristotélicienne de *mimésis* dramatique (p. 11) ? la notion de *mimésis*, qui joue un rôle central dans la conception de l'histoire défendue par Douris, nous autorise-t-elle à poser un lien plus précis entre les notices éparses concernant ses traités sur l'art et notamment son étude sur les peintres (p. 12) ?

La matière a été divisée en trois sections. La première, intitulée « Douris et son temps », comprend cinq contributions, qui portent sur le contexte historique (D. Knoepfler, « Douris et l'histoire d'Athènes ; les connexions oropo-samiennes » ; F. Landucci Gattinoni, « Duride, Samo e i Diadochi : uno storiografo nella storia »), le cercle, familial et amical, de Douris (M.-R. Falivenne,

« At the table of kings. Lyncaeus, the brother of Douris, and his friends »), ainsi que son environnement littéraire et culturel (A. Cozzoli, « Duride di Samo e i circoli letterari contemporanei » ; É. Prioux, « Douris et Posidippe : similitudes et dissemblances de quelques éléments de critique d'art et de critique littéraire »). Cette partie met d'emblée l'accent sur les rapports art/imitation, même si aucune ligne consensuelle ne se dégage des différentes communications.

La seconde section, qui a pour titre « Douris, filiation et héritage », comprend elle aussi cinq contributions. Essentiellement centrée sur la place de l'œuvre historique de Douris dans le monde grec, elle s'attache à dégager le rôle de pionnier de Douris en matière de théories esthétiques (G. Ottone, « La critica a Efora e Teopompo. Nuove prospettive ermeneutiche a proposito del F 1 di Duride di Samo »), en relation avec l'histoire de l'art (V. Naas, « Douris de Samos chez Pline l'Ancien »), la *mimésis* (C. W. Veloso, « Mimèsis et historiographie chez les historiens des époques hellénistique et impériale : quelques réflexions ») et la tragédie (P. Giovannelli-Jouanna, « Douris et l'historiographie d'Agathocle » ; A. Dan, « Le Thermodon, fleuve des Amazones, du Pont-Euxin et de la Béotie : un cas d'homonymie géographique qui fait histoire »).

La troisième et dernière partie est consacrée à « Douris et l'histoire romaine ». Les six articles qu'elle contient sont consacrés l'étude de l'influence de Douris – ou son absence d'influence – sur l'historiographie romaine : l'annalistique romaine (Th. Baier, « Douris et l'historiographie romaine »), Tite-Live (M. Simon, « Douris et le récit livien de la mort d'Alexandre le Molosse » ; M. de Franchis, « L'épisode de Sophonisbe chez Tite-Live [30,12-15] : un morceau d'histoire tragique ? »), Diodore et Dion Cassius et bien d'autres encore à propos de la bataille de Sentinum (D. Briquel, « Un événement capital de l'histoire de Rome, la bataille de Sentinum : le témoignage de Douris et ses limites » ; Ch. Guittard, « Douris et la tradition de la devotio des Decii ») et enfin César (R. B. Kebric, « Caesar, Duris of Samos, and the Death of "Tragic History" »).

Le volume n'est pas exempt d'un certain nombre de défauts : inégalité de la valeur des contributions, qui est le lot commun des colloques ; absence de lien entre des communications qui auraient mérité d'être rapprochées (É. Prioux/V. Naas, pour ce qui est de Pline ; D. Briquel/Ch. Guittard, dont les conclusions sur la *devotio* de Sentinum sont opposées), défaut auquel il aurait été aisé de remédier, ne serait-ce que par la présence d'un index ou d'une introduction un peu plus développée ; démonstrations aboutissant parfois à des conclusions déconcertantes (exemple : C. W. Veloso, qui, après avoir avancé l'hypothèse d'un glissement de la notion d'« imitation de récit » à l'usage du terme *mimésis* comme récit du fragment, termine sa contribution par ces mots : « Est-ce le cas de ce fragment (F1) de Douris ? Impossible de le dire avec certitude, je le répète, mais cela me paraît bien possible », p. 207).

Il n'en est pas moins évident que le volume présente un intérêt certain : il met à mal quantité d'opinions généralement admises sur Douris et son œuvre. On en donnera pour preuve l'affirmation de R. B. Kebric, selon lequel « l'histoire tragique » est morte, affirmation elle-même démentie, il est vrai, par un certain nombre d'autres contributeurs. Dans tous les cas, l'ouvrage est dans l'air du temps, comme le montre la publication d'autres travaux depuis 2010 sur Douris, parmi lesquels : Fr. Pownall, « Duris of Samos (76) », *Brill's New Jacoby* ; Id, « Duris of Samos and the Diadochi », dans V. A. Troncoso et E. M. Anson (dir.), *After Alexander: The Time of the Diadochi (323-281 BC)*, Oxford, 2013, p. 43-56 ; Chr. A. Baron, « The Delimitation of Fragments in Jacoby's *FGRHist*: Some Examples from Duris of Samos' », *GRBS* 51, 2011, p. 86-110 (article important car traitant d'un aspect peu abordé lors du colloque, à savoir la notion même de fragment

chez Douris et les limites de l'édition de F. Jacoby) ; Id, « Duris of Samos and a Herodotean Model for Writing History », dans J. Priesley et V. Zali (dir.), *Brill's Companion to the Reception of Herodotus in Antiquity and Beyond*, Leyde, 2016, p. 59-83 ; Id, « Comedy and History, Theory and Evidence in Duris of Samos », *Histos* Suppl. 6, 2017, p. 211-239. Nul doute dans tous les cas que le volume de V. Naas et M. Simon offre de nouvelles pistes pour notre approche de cet auteur, que P. Pédech avait qualifié en son temps de « méconnu » et qui provoque un renouveau d'intérêt des chercheurs.

Martine Chassignet.

Sophie Conte et Sandrine Dubel (éd.), *L'écriture des traités de rhétorique des origines grecques à la Renaissance* (Scripta Antiqua, 87) : Bordeaux, Ausonius éditions, 2016, 242 pages.

Les douze textes ici réunis proviennent de deux journées d'études organisées en mars 2012 et février 2014 à l'université de Reims en collaboration avec l'université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand. En guise d'introduction, S. Conte, en partant d'une remarque de Boileau sur le Pseudo-Longin, aborde les traités de rhétorique comme textes techniques et, en insérant les onze communications dans cette problématique générale, esquisse une brève histoire des formes de la rhétorique (p. 11-28). Trois interventions s'intéressent à la conception d'ensemble du traité et à son insertion dans un genre littéraire : Marie-Pierre Noël (la pratique de la récapitulation (*pallilogia*) dans la *Rhétorique à Alexandre*, p. 29-46) ; Charles Guérin (le genre, nouveau à Rome, du dialogue dans le *De oratore* de Cicéron, p. 59-77) ; et Pierre Chiron, qui montre que la composition du Pseudo-Démétrios est plus soignée qu'il n'y paraît, avec un subtil équilibre entre un cadre général parfaitement proportionné, concerté, et une certaine liberté d'allure, un souci de la *uariatio* et de la *lexis*, p. 47-58.

L'écriture métaphorique a constitué un autre axe d'étude pour Mélina Makinson (la métaphore du corps et les images sensorielles dans les *Opuscules rhétoriques* de Denys d'Halicarnasse, p. 79-90), Jean-Philippe Guez (la cohérence des réseaux métaphoriques de la hauteur dans le traité *Du sublime*, p. 91-106), Rémy Poignault (les métaphores dans l'écriture sublime de la correspondance de Fronton, p. 155-175) et Élisabeth Piazza (formes et fonctions de l'image militaire dans le livre 5 des *Noces de Philologie et Mercure* de Martianus Capella, p. 191-208).

Le style et l'énonciation ont retenu l'attention de Sandrine Dubel (l'écriture en deuxième personne dans le traité *Du sublime*, p. 107-128), Sophie Conte elle-même, dans une étude comparative de l'écriture de la mémoire dans la *Rhétorique à Herennius*, chez Cicéron et chez Quintilien (p. 129-154) et Fabrice Robert à propos de l'écriture didactique et pédagogique des *Progymnasmata* d'Aphthonios (p. 177-190).

Enfin, Virginie Leroux (p. 209-224) montre dans quelle mesure les traités de rhétorique antiques ont servi de modèles aux traités de poétique néo-latins (conception, structure, style), en particulier chez Bartolommeo Fonzio, François Dubois (1516), Marco Girolamo Vida (1527), Giovanni Antonio Viperano (1579 puis 1606) et surtout Sebastiano Minturno (1559).

Ce joli petit volume représente une contribution appréciable et cohérente à l'étude de la rhétorique de l'Antiquité à la Renaissance. Je ne ferai qu'une critique : en raison même de la cohérence thématique du livre, on aurait dû regrouper en fin de volume, dans une bibliographie générale, les bibliographies qui concluent chacune

des contributions. On aurait ainsi évité un nombre important de répétitions du même titre tout en fournissant un instrument de travail opérationnel pour tous ceux qui s'intéressent à la rhétorique.

Jean-Louis Charlet.

Élisabeth Gavoille et François Guillaumont (dir.), *Conseiller, diriger par lettre* : Tours, Presses universitaires François-Rabelais, 2017, 584 pages.

Issu du IXe colloque sur « L'épistolaire antique et ses prolongements européens » tenu à Tours en 2015 et consacré au thème « Conseiller, diriger par lettre », ce volume étudie la dimension prescriptive de la lettre. Une longue introduction rédigée par les deux éditeurs scientifiques (p. 14-49) définit le sujet et les concepts qu'il met en œuvre avant de résumer les trente et une contributions regroupées par chapitres thématiques, organisés eux-mêmes de façon chronologique.

Le premier chapitre met en évidence le sens général du conseil par lettre (influencer à distance) : étude sémantique par L. Gavoille de la périphrase verbale cicéronienne *auctor sum* (p. 53-70) ; analyse par É. Wolff des différentes manières d'agir à distance mises en œuvre dans la correspondance de Sidoine Apollinaire (p. 71-83) ; mise en évidence par F. Oudin de l'émergence tardive de l'épître didactique en langue d'oc et en langue d'oïl aux XIIIe et XIVe siècles (p. 85-102).

Les chapitres suivants correspondent aux différents domaines où s'exerce cette action à distance et tout d'abord la politique (chapitre II) : les lettres pseudépigraphes de Phalaris qui, comme le montre É. Marquis, révèlent un portrait critique du tyran d'Agrigente (p. 105-119) ; étude par S. Aubert-Baillot des notions de *prudentia* et *prouidentia* dans les lettres de conseil de Cicéron (p. 121-136) ; analyse par J.-P. De Giorgio et É. Ndiaye des réactions de Cicéron aux conseils que lui prodiguent les lettres de son ami Atticus (p. 137-153) ; hypothèse, à mon sens hasardeuse et non démontrée, d'I. G. Mastrorosa sur l'auteur des deux *Épîtres à César* du Pseudo-Salluste, qui dateraient de l'Antiquité tardive et donneraient des conseils sur l'art de gouverner à cette époque (p. 155-172) ; conseils concrets que deux lettres de Loup de Ferrières adressent à Charles le Chauve (A. Ricciardi, p. 173-184) ; étude par V. Abbruzzetti des lettres de Pétrarque qui proposent en 1352 une conception du pouvoir royal fondé sur l'amitié et la concorde (p. 185-200).

Le chapitre III traite de la direction spirituelle et commence, avec M. Cambron-Goulet, par les lettres d'Épicure, entre la lettre d'exhortation et la lettre didactique (p. 203-220). Puis deux études traitent des *Épîtres* d'Horace : pour B. Delignon (p. 221-236), l'*Epist.* 1, 17 réinvente Aristippe en teintant d'académisme son pragmatisme courtisan pour mettre en garde le destinataire de la lettre ; G.-M. Müller (p. 237-252) réfléchit sur le sens de la formule *sapere aude* (*Epist.* 1, 2, 40) : si la sagesse requiert de l'audace, c'est parce qu'Horace propose une nouvelle conception de la *uirtus* qui vise le perfectionnement individuel. Trois études sont consacrées aux *Lettres à Lucilius*. Pour A. Setaioli (p. 253-263), Sénèque renouvelle la tradition épistolaire en faisant de la lettre un moyen de conseiller, au-delà de Lucilius, la postérité. F. R. Berno focalise son attention sur les trois paradigmes de persuasion de la lettre 66 : Claranus qui parvient à la grandeur d'âme malgré ses déficiences physiques, Héraclès, archétype du choix philosophique, et Mucius Scévola, image exemplaire de la tradition républicaine romaine (p. 265-281). É. Gavoille (p. 283-300) traite de la force de l'exemple qui, dans les *Lettres à Lucilius*, n'a pas qu'une valeur d'illustration, mais constitue un moyen de persuasion pour mener le disciple sur la voie de la sagesse. Avec F. Guillaumont (p. 301-315),

nous passons à Porphyre, au IIIe s. ap. J.-C. : sa lettre de direction spirituelle adressée à son épouse Marcella est adaptée à la situation et à la personnalité de sa destinataire. Avec S. Galland (p. 317-331), nous sommes transportés dans la Florence du *Quattrocento* : le néoplatonicien Marsile Ficin use de la parénétique stoïcienne pour donner à ses lettres une destination universelle. Avec J.-D. Beaudin (p. 333-348), nous atteignons le XXe siècle et André Maurois qui, dans sa *Lettre ouverte à un jeune homme sur la conduite de la vie* (1966), conjugue art de vivre et art d'aimer sans oublier les leçons de la sagesse antique.

Le chapitre IV aborde la direction spirituelle dans le cadre ecclésiastique. Les lettres en vers de Grégoire de Nazianze, en dépit des préceptes épistolaires formulés dans la lettre 51, développent une parénèse plus ou moins franche (G. Bady, p. 351-371). Dans sa lettre 2, Grégoire de Nysse s'appuie sur la Bible pour mettre son correspondant en garde contre la pratique du pèlerinage à Jérusalem (M. Kanaan, p. 373-384). La lettre 118 de Jérôme à Julien qui a perdu ses deux filles et sa femme n'est pas une consolation, mais une exhortation sur le thème de la *militia Christi* (A. Canellis, p. 385-400) ; quant aux lettres 107 et 128, elles proposent deux programmes différents d'éducation chrétienne des petites filles (B. Jeanjean, p. 401-419). Dans ses deux lettres-traités 147 et 187, Augustin adapte son exposé théologique à la personnalité et aux besoins de son correspondant (P. Descotes, p. 421-437). Enfin, V. Mellinghoff-Bourgerie (p. 429-453) montre l'influence de Sénèque sur l'*Epistolario Espiritual* de Jean d'Avila (1578), dont la traduction française par Gabriel Chappuys (1588) accentue le caractère plus annéen que proprement sénéquien.

Le chapitre V regroupe trois communications sur les prescriptions données par des spécialistes. Selon J. Schneider (p. 457-471), les épistoliers byzantins usent de l'humour pour garder un ton amical dans les lettres qui traitent de difficultés grammaticales ou exégétiques. J. Vons (p. 473-482) montre la complexité des relations entre médecine et pouvoir à partir de la correspondance d'André Vésale et des registres de la faculté de médecine de Paris. M. Kozluk (p. 483-498) étudie les épîtres dédicatoires des ouvrages médicaux des XVIe et XVIIe siècles dans lesquels le médecin construit son *ethos* et invoque l'Antiquité ou sa propre expérience pour encourager, demander conseil ou admonester.

Les quatre études du chapitre VI traitent de conseils personnels. D. Roussel (p. 501-519) propose une lecture ironique de la lettre où Ovide met en scène l'entrevue que son épouse Fabia devrait avoir avec Livie pour obtenir son retour (*Pont.* 3, 1). J. De Landtsheer (p. 521-536) met en lumière la sollicitude que manifeste Juste Lipse dans sa correspondance avec ses étudiants, ses anciens étudiants, ou les parents de ses étudiants. Pour exhorter sa fille, Mme de Sévigné, selon C. Ligne-reux (p. 537-552), recourt à des images qui s'adressent aux affects. Pour M. Char-rier-Vozel (p. 553-566), la correspondance de Mme Riccoboni avec David Garrick et Robert Liston (1765-1783) suit les préceptes des manuels épistolaires qui recommandent de limiter les conseils pouvant blesser l'amour-propre de qui les reçoit.

Deux index facilitent la consultation de l'ouvrage : un index des passages cités (p. 567-577), malheureusement limité aux auteurs de l'Antiquité, et un très utile index thématique (p. 579-584) des mots, y compris latins et grecs, et des notions. Je regrette que dans ce riche volume sur les conseils par correspondance la figure d'Érasme n'apparaisse que dans l'introduction, sans qu'une étude spécifique lui soit consacrée. Mais, en dépit de quelques manques (un volume de ce type ne saurait être exhaustif), ce beau livre apporte une contribution importante à l'étude des lettres prescriptives.

Jean-Louis Charlet.

Sophie Aubert-Baillot et Charles Guérin (dir.), *Le* Brutus *de Cicéron. Rhétorique, politique et histoire culturelle* (Mnemosyne supplements, 371) : Leyde-Boston, Brill, 2015, 262 pages.

Rédigé en mars-avril 46, le *Brutus* constitue une histoire de l'éloquence romaine qui, par étapes successives, s'achève avec Cicéron en personne et culmine avec lui. Il s'agit d'une illustration historique de l'idéal oratoire dont le *De oratore* avait exposé les fondements théoriques. Le dialogue – entre l'Arpinate, Brutus et Atticus – est situé dans l'actualité la plus immédiate : la dictature de César, qui inspire à l'auteur méfiance et défiance. Mais, si l'ouvrage apparaît comme une source de premier plan pour l'histoire de l'éloquence anté-cicéronienne, il montre surtout en quoi les orateurs qui ont précédé Cicéron ont servi l'État. De l'éloquence on passe ainsi à la politique – tant il est vrai que cet écrit se présente également comme un éloge de l'ancienne république, fondée sur la persuasion et l'exemplarité, et non sur la violence et l'arbitraire.

Rien d'étonnant dès lors si ce traité, qui autorise des lectures plurielles, a conduit ses exégètes modernes (Sophie Aubert-Baillot, Maria Silvana Celentano, Pierre Chiron, Jean-Michel David, Alessandro Garcea, Charles Guérin, Mathieu Jacotot, Marie Ledentu, Valeria Lomanto, Paul Marius Martin, Marie-Pierre Noël et François Prost) à étudier les enjeux historiographiques de l'œuvre, les archétypes rhétoriques grecs qui la sous-tendent, les implications stylistiques de l'art oratoire romain dans l'enquête même de Cicéron, enfin la portée éminemment politique de ce texte majeur, essentiel à la compréhension de la Rome tardo-républicaine.

En somme, on dispose désormais d'une synthèse originale et de haut niveau scientifique sur un des traités les plus pertinents que Cicéron ait consacrés à l'art du discours – résultat d'une approche délibérément pluridisciplinaire conduite avec rigueur et méthode par douze contributeurs de spécialités diverses mais harmonieusement convergentes.

Yves Lehmann.

Matthias Gelzer, *Cicero. Ein biographischer Versuch*, 2., erweiterte Auflage mit einer forschungsgeschichtlichen Einleitung und einer Ergänzungsbibliographie von Werner Riess : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2014, 407 pages.

Auteur de l'article « Marcus Tullius Cicero als Politiker » qu'il publia en 1939 dans la *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* de F. Pauly (VII A 1, col. 827-1091), Matthias Gelzer en tira – partiellement – la matière de sa grande biographie de Cicéron parue quelque trente ans plus tard à Wiesbaden et qui fit l'objet d'un retirage en 1983.

Quant au présent volume, il constitue la 2e édition de son *Cicero* – dûment augmentée d'un tableau récapitulatif des études cicéroniennes conduites depuis 1969, d'une liste exhaustive des ouvrages cités par Matthias Gelzer, d'une bibliographie complémentaire et sélective afférente aux publications sur Cicéron de la période 1969-2010, d'une chronologie des principaux événements de la vie privée et publique de l'Arpinate, enfin de deux index : l'un des personnes répertoriées, l'autre géographique. C'est ainsi que Matthias Gelzer évoque successivement les années d'apprentissage, les premiers honneurs, la questure et les débuts de la carrière sénatoriale, l'affaire Verrès, l'ascension difficile, le consulat, l'exil et le retour d'exil, le gouvernement de Cilicie, la guerre civile, la dictature de César, le lendemain des ides de mars, les derniers temps.

On regrettera cependant que dans cette biographie monumentale de l'Arpinate – à la différence de son homologue élaborée par Pierre Grimal en 1986 (et dont le réviseur Werner Riess recense, dans le supplément bibliographique, la traduction allemande : *Cicero. Philosoph, Politiker, Rhetor*, Munich, 1988 [übersetzt von R. Stamm aus dem Französischen]) – l'étude des idées philosophiques n'ait pas reçu la place éminente qui lui revenait. C'est ce qui explique sans doute une lacune majeure dans l'annexe bibliographique susmentionnée : l'ouvrage magistral de Carlos Levy intitulé Cicero Academicus. *Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, Rome, École française de Rome, 1992.

Force est de reconnaître toutefois qu'il s'agit là d'une somme biographique proprement impressionnante (et non pas d'un simple essai, comme l'indique le sous-titre) – fruit d'une enquête minutieuse réalisée par un savant de haute réputation, expert aussi bien en sciences philologiques qu'en sciences historiques de l'Antiquité, et dont l'immense mérite, pour un maître de l'école historiographique allemande du XX^e^ siècle, fut de porter sur Cicéron un jugement laudatif et diamétralement opposé à celui très critique de Mommsen.

Yves Lehmann.

Paola Gagliardi, *Commento alla decima ecloga di Virgilio* (Spudasmata, 161) : Hildesheim-Zurich-New York, Georg Olms Verlag, 2014, 303 pages.

Voici une belle étude de P. Gagliardi, qui s'inscrit dans la tradition des commentaires virgiliens, en consacrant 303 pages à un poème : la dixième *Bucolique*. Après la table des matières, l'ouvrage propose à la fois une introduction synthétique et un commentaire linéaire.

L'introduction (p. 7-79), longue et fort intéressante, traite successivement des multiples aspects de l'oeuvre. P. Gagliardi commence par justifier le choix de son sujet (*Le ragioni di una scelta*, p. 7-11) : un extrait des *Bucoliques* certes, mais en réalité pour elle une synthèse de l'œuvre, comportant un dialogue avec Gallus renouvelé par la découverte de Qasr Ibrîm en 1978, ainsi qu'un adieu du poète au genre. En spécialiste avertie de Gallus, elle étudie en effet *Gallus et sa poésie dans les Bucoliques* (*Gallo e la sua poesia nelle Bucoliche*, p. 11-21) car les traces en sont multiples dans le vocabulaire (*formosus, labor, cura…*), les thèmes (*seruitium amoris*, Orphée…) et les vers (voir les citations de Gallus p. 14-16). Puis elle passe à la *Signification de l'églogue 10* (*Il significato dell' ecl. 10*, p. 22-27) : plus qu'une confidence autobiographique sur les poètes (ainsi Volumnia/ Cytheris/ Lycoris et ses liens embarrassants avec Antoine dans les années 30 av. J.-C.), elle y voit une poétique d'éloignement de la bucolique de Théocrite et un rapprochement des deux genres pratiqués par Gallus et Virgile : élégiaque et bucolique, ce qui aboutit à sa proposition d'une reconstruction esthétique (*Una proposta di ricostruzione*, p. 27-35) où Virgile peut se faire la voix de son ami. Elle en développe les dialogues dans la structure de cette bucolique qu'elle compare à la fois aux autres poèmes du recueil (*La struttura dell'ecl. 10*, p. 36-40) et aux idylles de Théocrite (*L'altro interlocutore dell' ecl. 10: il dialogo con la bucolica teocritea*, p. 40-44), à la première en particulier à propos de l'Arcadie (*Il Tirsi teocriteo e l'Arcadia*, p. 44-49) et de la « daphnisation » de Gallus qu'elle implique (*Il Tirsi e la « dafnizzaione » di Gallo*, p. 49-53) : mais Gallus n'y est plus le Daphnis mythique qui meurt chez Théocrite, c'est un nouveau Daphnis, héros moderne d'une poésie pastorale incluant la douleur. Quant aux Thalysies (*Le Talisie nell'ecl. 10*, p. 53-57) qui sont la référence de plusieurs vers de la dernière *Bucolique* (vers 46-49 indirectement et vers 65-68

explicitement), l'auteur les utilise pour justifier sa thèse en montrant que leur ton détaché ou ironique est aux antipodes de celui de Virgile. P. Gagliardi évoque alors brièvement les autres modèles grecs de la dixième bucolique (*Gli altri modelli greci dell'ecl. 10*, p. 57-64), en particulier Callimaque, Apollonios de Rhodes, Bion (*Épitaphe d'Adonis*) et Moschos (*Épitaphe de Bion*), avant d'en arriver plus brièvement encore aux modèles latins : Catulle (*I modelli latini: Catullo*, p. 64-65) et Lucrèce (*Lucrezio*, p. 65-67) pour terminer sur les renvois internes aux autres bucoliques virgiliennes (*Le ecloghe*, p. 67-70) et sur l'annonce des autres œuvres, en insistant sur la passion d'Orphée et de Didon (*Le 'anticipazioni' delle opere successive*, p. 70-75). Elle conclut cette introduction remarquable sur l'adieu mélancolique au monde bucolique (*Conclusione*, p. 75-78).

Le texte de la dixième *Bucolique* est alors proposé en latin sans traduction ni apparat critique, dans l'édition qui est celle de R. A. B Mynors (Oxonii 1972²).

Puis vient un commentaire linéaire (p. 85-268), à la fois riche et clair. On ne saurait résumer ici toutes ses explications. Mais elles portent sur les multiples domaines nécessaires à la compréhension de Virgile. L'établissement du texte est ainsi évoqué dans plusieurs remarques qui portent sur les manuscrits (MPR cités p. 110, MP p. 112, R p. 115, P² p. 129…) et sur les papyrus de Qasr Ibrîm (voir p. 85, 86, 92, 99…). P. Gagliardi s'attache aussi à la sémantique virgilienne, en relevant ses termes tantôt rares (*simae* p. 101, *Aonius* p. 112…), tantôt prosaïques (*moram fecere* p. 111…), mais aussi symboliques (*myricae* p. 116…), sans oublier l'emploi de formules proverbiales (*non canimus surdis*, p. 102). Elle ne néglige pas davantage la métrique (p. 108, 198…). Mais elle ne se contente pas de s'attacher aux mots. C'est tout le contexte de l'œuvre qu'elle éclaire lorsqu'il le faut : contexte biographique à propos de Lycoris par exemple (p. 92-93) ou Ménalque (p. 132), précisions géographiques (Aréthuse p. 86-87, 95… ; Parnasse, Pinde p. 115, Ménale p. 118…), notes botaniques (férule p. 143…) et mythologiques (Doris p. 97, Adonis p. 125, Hamadryades p. 232…). Son intérêt majeur porte cependant sur l'étude littéraire de l'œuvre et de ce qui la nourrit : elle aime ainsi définir certains *topoi* comme le *locus amoenus* (p. 101), l'Arcadie et son dieu Pan (p. 146…) et surtout préciser les références aux auteurs anciens. Elle cite alors un bien plus grand nombre d'auteurs que ceux qui apparaissaient dans l'introduction générale : ainsi Hésiode (p. 97), Pindare (p. 88), Euphorion (p. 126), Cicéron (p. 174), Servius et Horace (p. 90), Properce et Ovide (p. 95)… Dans ce travail que la profonde culture de Virgile et la poétique de l'imitation rendent interminable, elle est aidée par les commentateurs et critiques de Virgile qui la précèdent et qu'elle cite abondamment : Büchner (*sic* p. 85), Pohlenz et D'Anna (p. 86), Coleman et Conington-Nettleship (p. 88), Reitzenstein, Hubaux, Desport, Jachmann et Ribbeck (p. 89), Clausen (p. 91), Heyne (p. 92), Solodow (p. 99), Skutsch (p. 100), Chausserie-Laprée (p. 102), Conte (p. 104), Perret (p. 109), sans oublier La Cerda… Peut-il y avoir un remède à la passion de Gallus (p. 225) et pourquoi Virgile invoque-t-il les Piérides (p. 254) ? Grâce à ce beau livre vous en verrez les multiples hypothèses, clairement énoncées, sans que l'érudition n'alourdisse le texte par trop de détails : il est rare qu'un vers donne lieu à plus de trois pages de commentaire, et la concision adoptée renforce le propos.

Une bibliographie sélective, comme toute bibliographie virgilienne, précise alors les travaux de ceux qui étaient nommés dans le commentaire par leur seul nom propre. On pourrait y regretter un instant l'absence de deux études importantes sur la composition : en 1944 celle de P. Maury sur la composition des *Bucoliques* virgiliennes, et en 2010 celle d'A. Blanchard sur celle des *Idylles bucoliques* de Théocrite. Mais il est temps, levons-nous, dirait notre cher poète.

Jeanne Dion.

Mairéad McAuley, *Reproducing Rome. Motherhood in Virgil, Ovid, Seneca, and Statius* (Oxford Studies in Classical Literature and Gender Theory) : Oxford, Oxford University Press, 2015, 449 pages.

Le titre du livre fait allusion à la fonction de reproduction sans laquelle une société ne peut survivre, mais aussi à la transmission des valeurs de cette société, ce qui est moins évident car dans ce rôle la mère entre en concurrence avec le père. Sur un sujet qu'on croyait bien connaître, la maternité à Rome, M. McAuley porte un regard neuf, qui tient compte des études récentes : psychologues, philosophes, féministes se sont récemment emparés du sujet. L'auteur a su utiliser leurs recherches sans se laisser enfermer dans la théorie du genre. Son champ d'étude se limite à quatre écrivains mais chaque chapitre fouille impitoyablement les textes pour en déceler le sens profond. Le point de vue adopté est celui de l'évolution historique de la représentation littéraire de la maternité, qui passe toujours par l'intermédiaire d'auteurs masculins mais varie suivant les époques et les contextes historiques. À côté de l'idéal républicain, sans doute fantasmé, de la mère des Gracques apparaît au début de l'Empire une image plus ambiguë. La valorisation de la fonction maternelle fait partie de l'idéologie augustéenne. Mais on discerne aussi une peur des hommes envers la maternité car, en donnant à la mère un pouvoir sur les enfants qu'elle met au monde et une possibilité de domination sur les hommes, elle est un danger pour le système patriarcal. Et le rôle des femmes dans la famille impériale suscite des craintes qui trouvent un écho dans les œuvres littéraires.

Au départ donc M. McAuley étudie deux poètes augustéens, Virgile et Ovide. Elle met d'abord en lumière l'ambiguïté de l'attitude de Virgile : il écrit une œuvre épique qui a pour dessein de justifier et glorifier l'*imperium romanum* ; or la nature patriarcale de cet *imperium* exige qu'il ait une origine masculine : la maternité est donc reléguée en marge ou gommée de l'action héroïque, et parfois dénoncée comme dangereuse pour ses excès irrationnels. Mais elle réapparaît obstinément, incarnée par des personnages aussi variés que Vénus, Créuse, Amata et même Didon en tant que mère virtuelle. Une comparaison entre deux mères divines, Vénus dans l'*Énéide* et Cyrène, mère d'Aristée, dans les *Géorgiques* permet d'affiner l'analyse. Dans les *Géorgiques*, qui échappent aux exigences du genre épique, le personnage de la mère assume un rôle primordial : elle instruit son fils et l'aide à construire son destin. La Vénus de l'*Énéide*, elle, bien qu'en tant que mère d'Énée elle soit à l'origine de la fondation de Rome et de son Empire, ne participe pas à l'action.

Chez Ovide au contraire, même si les *Métamorphoses* se présentent sous la forme d'un poème épique, les mères sont au centre de l'œuvre, puisque son sujet est la recherche des origines et des transformations du monde. La naissance est l'archétype de la métamorphose car le corps féminin crée un être nouveau, qui est à la fois une partie de lui et différent de lui. Ovide, en donnant abondamment la parole aux mères fait partager au lecteur leur vécu, contrariant ainsi la tendance épique à reléguer les mères en marge de l'action. Mais il se fait aussi l'écho de l'horreur patriarcale envers la mère qui, en donnant la vie à un enfant, le voue nécessairement à la mort. Les histoires d'infanticides exploitent ce thème à l'extrême. Les mères ne sont plus effacées de l'univers du poète mais elles sont souvent effrayantes. Cette tendance ne fera que croître chez les écrivains ultérieurs.

Presque un tiers du livre est consacré à Sénèque. Le personnage de la mère apparaît à la fois dans son œuvre philosophique et dans ses tragédies et apparemment de façon contradictoire : d'un côté la mère admirable de la *Consolation à Helvia*, de l'autre les mères monstrueuses de l'univers tragique. Mais il ne faut pas se laisser abuser par la rhétorique de la *Consolation*. Helvia, comme les

mères modèles de la République auxquelles la compare Sénèque, est davantage un *exemplum* qu'une mère réelle. Et cet idéal de maternité est un élément de la structure patriarcale de la société : le rôle de la mère est de former des fils incarnant la *uirtus*, c'est-à-dire un comportement exemplaire masculin. La reconnaissance des qualités d'Helvia n'est nullement une attitude « féministe ». Elle est admirable parce qu'elle montre des vertus dignes d'un homme ; elle est l'antithèse des mères ordinaires : celles-ci, soumises à tous les défauts inhérents à la nature féminine, sont des dangers pour la société patriarcale. En outre par cet éloge d'Helvia Sénèque offre au public auquel il s'adresse par delà sa mère un « miroir textuel » où se reflète sa propre image.

Ses tragédies mettent au contraire en scène des mères monstrueuses, qui poussent à l'extrême les *uitia* des mères « normales ». M. McAuley analyse deux exemples frappants : Médée et Phèdre. Toutes deux privent leur mari de sa progéniture : Médée, qui tue elle-même ses enfants et revendique le pouvoir des mères sur la vie et la mort de ceux qu'elle met au monde, et Phèdre, qui pousse Thésée à exécuter son propre fils, arrachent au père la *patria potestas* et mettent donc en question les structures familiales de la société patriarcale romaine. Dans le contexte du principat, où l'empereur est considéré comme le *pater patriae*, c'est la domination politique du sexe masculin qui est ébranlée. Dans les *Troyennes* le public est invité à s'identifier avec des figures maternelles victimes de la guerre et non criminelles et à découvrir leur point de vue. Hécube se considère comme la cause de la ruine de sa cité, en tant que mère de Pâris ; le thème du ventre maternel source de mort sera développé à l'extrême par Stace. Le choix d'Andromaque, qui préfère son époux mort à son fils vivant, a fait couler beaucoup d'encre. M. McAuley sait utiliser ou critiquer les différentes interprétations contemporaines de ces personnages difficiles à comprendre et met en garde contre la tentation de juger en fonction des idées de notre temps sur la maternité. À travers ces mères monstrueuses ou victimes ce sont les problèmes familiaux et politiques de la société romaine qui transparaissent.

La recherche s'achève, comme elle a commencé, sur un poète épique, Stace. Tous les critiques ont noté le grand nombre de mères que contient son œuvre et la peur de la maternité y est omniprésente. Le ventre maternel apparaît de façon récurrente comme l'origine de la mort, du fait même qu'il est à l'origine de la vie. Dans la *Thébaïde*, où les monstrueuses mères infanticides sont évoquées à plusieurs reprises, Jocaste, par son union incestueuse, est à l'origine de la guerre fratricide qui déchire Thèbes. L'*Achilléide* apporte une autre vision de l'univers épique : la mère y figure en tant qu'obstacle au destin héroïque de son fils. Achille y apparaît comme entièrement soumis à la domination maternelle jusqu'à ce qu'Ulysse intervienne. Une autre mère apparaît dans le passage où Stace compare son épopée à Créuse suivant Énée, ce qui semble dire qu'il suit Virgile. Mais l'auteur remet en question cette succession littéraire car Créuse ne suit Énée que de loin et il finit par l'abandonner. En réalité Stace revendique son originalité et pose le problème du rôle des mères dans cette sorte de naissance qu'est la création épique. L'auteur peut ainsi faire une synthèse de l'évolution du regard sur la maternité dans la Rome impériale. Virgile avait éliminé de l'*Énéide* l'origine féminine de l'*imperium Romanum*, privilégiant la succession masculine. Stace ne gomme pas les mères de l'univers épique ; au contraire chez lui la maternité, même monstrueuse, même impuissante, est essentielle à l'action. Mais chez lui non plus il ne s'agit pas de féminisme : les mères engendrent la guerre, la ruine, la mort. Au-delà de l'univers épique, Stace révèle les problème que suscite la place des femmes dans une société patriarcale.

Au total cette belle étude montre de façon convaincante que la présence des mères dans les œuvres littéraires qui sont l'objet de son analyse progresse en même temps que le caractère négatif de la maternité. À la fois par son pouvoir de

donner la mort comme la vie et par le risque d'une domination féminine issue du pouvoir des mères, la société patriarcale, instruite par l'expérience de la dynastie Julio-Claudienne, a peur de la maternité ; et cette peur se traduit de plus en plus dans la littérature de l'époque impériale, suscitant des questions que l'on ne se posait pas auparavant.

Nicole Boëls-Janssen.

Virginie Subias-Konofal, *Poétique de la prière dans les œuvres d'Ovide* (Recherches sur les Rhétoriques Religieuses, 20) : Turnhout, Brepols, 2017, 444 pages.

Il est heureux qu'un tel ouvrage soit publié dans la collection dirigée par Gérard Freyburger et Laurent Pernot à Strasbourg l'année même où le poète de Sulmone est à l'honneur, l'année où a été célébré le bimillénaire de sa mort, selon la chronologie traditionnelle. Les études sur la prière elles-mêmes sont à l'honneur : longtemps, les historiens de la religion romaine devaient se contenter de la vieille dissertation en latin de G. Appel, *De Romanorum precationibus*, un ouvrage qui demeure précieux, publié dans les *Religionsgeschichtlich Versuche und Vorarbeiten* (VII, 2, Giessen, 1909) et aujourd'hui la *Bibliographie analytique de la prière grecque et romaine* (complétée régulièrement) et le *Corpus des prières grecques et latines*, dans la collection du CARRA, soulignent la place de la prière dans la recherche.

La prière, dans la mesure où elle est une forme de *carmen*, a retenu aussi l'attention des philologues au sens large. Il se trouve que, dans le corpus des prières latines, on relève un nombre important de prières tirées des poètes latins, à côté des sources techniques ou historiques (on pense bien sûr à Tite-Live). Il y a un certain nombre d'années déjà R. Jeanneret avait étudié le corpus virgilien, à travers une approche tagmémique ou syntagmatique et avait montré l'intérêt d'une telle étude (*Recherches sur l'hymne et la prière chez Virgile*, Bruxelles, AIMAV, 1973). Les poètes élégiaques, les poètes augustéens sont une source irremplaçable pour notre connaissance de la prière des Romains V. Subias-Konophal consacre son étude à Ovide et propose une approche définie comme une « poétique de la prière chez Ovide ». L'ouvrage est issu d'une thèse soutenue à Paris-Sorbonne dont l'idée revient à la regrettée Jacqueline Dangel à qui il faut, comme le fait fort justement V. Subias-Konofal, rendre hommage.

Les œuvres prises en compte sont *Les Héroïdes*, *Les Amours*, *L'Art d'aimer*, *Les Fastes*, *Les Métamorphoses*, *L'Ibis*. Ce sont les œuvres citées dans les tableaux mais les œuvres de l'exil sont mentionnées dans certaines références. Virginie Subias-Konofal ne prend pas en compte les œuvres de l'exil, dans la mesure où elles n'ont pas de caractère fictionnel, ce qui est discutable. En quoi les œuvres de l'exil ont-elles un caractère non-fictionnel ou non poétique ? En quoi les *Fastes* relèvent-ils de la fiction ? C'est un authentique calendrier religieux en vers, utile pour les historiens de la religion.

L'étude comprend trois parties : d'abord une typologie de la prière, puis la mise en scène de la prière et enfin la mise en mots.

La première partie de l'ouvrage (Typologie de la prière. Ovide face au miroir des prières romaines traditionnelles, p. 1-76) s'articule en deux chapitres. Le premier chapitre, consacré au *corpus Romanum*, est très rapide ; il soulève déjà des problèmes de typologie. Il est difficile de proposer une typologie des prières, dans la mesure où on ne peut s'appuyer que sur le texte de Pline qui permet de distinguer d'une manière générale le *votum*, la prière de demande et l'hymne (On regrette que le texte de Pline, p. 13, note 18 soit donné dans la vieille traduction Littré [parue chez

Dubochet en 1850], même si Ernout n'est pas irréprochable, sans envisager les nombreux problèmes textuels abordés en partie par Ernout). V. Subias-Konofal présente les grandes prières du corpus, en l'occurrence les chants des Saliens et des Arvales, qui constituent des modèles de *carmina* archaïques, la grande prière à Mars conservée par Caton, les grandes prières du corpus livien (rituel des fétiaux, *carmen devotionis*) et la prière des Jeux séculaires augustéens. Ce sont là les grands «classiques « de la *precatio* tels qu'on les trouve dans la vieille dissertation de G. Appel, ou dans le corpus établi plus récemment dans le cadre du CARRA par Chapot et Laurot, un corpus qui aurait pu être mieux mis à contribution. Si pour le Chant des Arvales, les travaux de R. Schilling et de J. Scheid sont mis à profit, les références au Chant des Saliens sont insuffisantes : il existe en effet des ouvrages de référence incontournables pour l'établissement du corpus (B. Maurenbrecher, *Carminum saliarium reliquiae*, in *Fleckeis. Jahr*., suppl. 21, 1894, p. 315-352), sans oublier R. Cirilli (*Les Prêtres danseurs de Rome, étude sur la corporation sacerdotale des Saliens*, Paris, 1913) ou L. Bayard (« Le Chant des Saliens. Essai de restitution », dans *Mélanges de science religieuse des facultés catholiques de Lille*, II, 1945, p. 45-58). Sur ces éléments de poésie archaïque, il eût fallu renvoyer à la nouvelle édition des *Fragmenta Poetarum Latinorum* de J. Blänsdorf (Teubner, De Gruyter, 2011), qui enrichit considérablement les versions précédentes de W. Morel et E. Büchner.

La grande prière à Mars qui est le paradigme incontournable du *carmen* latin depuis les travaux de E. Norden fait l'objet d'une présentation rapide : plusieurs reconstitutions rythmiques ont été proposées, avec plus ou moins de succès, en particulier dans des essais de définition du vers saturnien. Si Ed. Norden est cité (*Aus altrömischen Priesterbüchern*, Lund-Leipzig, 1939 ; mais *Die antike Kunstprosa*, 5e éd. Darmstad, 1958 ?), il ne semble pas que G. Pasquali (*Preisoria delle poesia Romana*, Florence, 1981 [1936[1]]) ou R. Lazzeroni (*Contributo allo studio delle preistoria del carmen latino*, *ANSP*, ser.II, 28, 1959, p. 120-139) aient été mis à profit. Si le carmen de *deuotio hostium* (p. 41-42) est bien pris en compte, le *carmen evocationis*, qui lui est associé (en particulier à propos de la mise en œuvre du rituel à Carthage en 146) est curieusement négligé. Sont sommairement envisagées les formules des fétiaux et la formule de *deuotio ducis* (Tite-Live 8, 9, 4-8). La *precatio Moeris* fait partie de la célébration des Jeux Séculaires augustéens, comme la prière à Junon Reine, des textes bien renseignés grâce aux témoignages épigraphiques et au commentaire érudit qui en a été donné, entre autres, par G. B. Pighi. Mais tous ces textes ne se situent pas sur le même plan. On ne saurait mettre les prières augustéennes sur le même plan que la prière catonienne à Mars.

Une fois défini ce cadre de la prière officielle en quelque sorte, la typologie est appliquée au corpus ovidien (chapitre II, p. 47-103). On pourra discuter de la pertinence de la typologie retenue : les vœux (exemple de Claudia Quinta, dans les *Fastes*), l'hymne (exemple de Terminus encore dans les *Fastes*), les pétitions variées : demandes de renseignements (une expression peu heureuse pour l'historien des religions), de faveur pour une création littéraire, les demandes d'aide ou de faveur, les demandes complexes. L'étude stylistique est en tout cas précieuse, quand elle met en valeur les mots interrogatifs, la mise en œuvre de l'interrogation, directe ou indirecte, et dresse un certain nombre de tableaux (mots interrogatifs, p. 67 ; formes de demandes, p. 79-81). Les analyses sont toujours très pertinentes et intéressantes. On découvre aussi, dans ces pages (p. 89-91) le leitmotiv de la jeune femme qui se meurtrit la poitrine (*percussit pectora palmis*) : voilà un rituel, ou plutôt une attitude qui n'a rien de romain, une manifestation violente étrangère au *ritus Romanus*. L'expression *ferre opem* (p. 82-83) est aussi largement mise à contribution (il en sera de nouveau question p. 321-325). Est

bien soulignée la valeur formulaire de l'expression *pone metum*, qui appartient à son réseau d'obsessions verbales (p. 95-97), alors qu'elle est pratiquement absente chez les autres poètes et chez Tite-Live. Ovide emploie l'expression à 14 reprises tout au long de ses œuvres.

La deuxième partie de cette étude (p. 107-209) est consacrée à la mise en scène de la prière et envisage d'abord les acteurs, puis les lieux. On y trouve un relevé complet des « destinateurs » et des « destinataires », des hommes, des héros et des divinités, ce qui nous plonge dans l'univers ovidien. Les relevés quantitatifs, les pourcentages, et les tableaux, même si la lecture n'en est pas toujours aisée, sont le fruit d'un travail approfondi sur les œuvres elles-mêmes. La définition de trois pôles, jupitérien (p. 129), apollinien (p. 138) et vénusien (p. 146) offre un cadre d'analyse fonctionnel en ce qui concerne la poésie ovidienne. Mais la présence des différentes divinités au sein de ces pôles ne semble pas toujours justifiée. Certaines associations sont discutables : on trouve Apollon et Circé réunis, ainsi que Mars et Bacchus dans le même ensemble. Romulus est rattaché au pôle jupitérien, plutôt qu'à celui de Mars. Énée n'est pas mis en relation avec Vénus. On ne voit pas très bien comment s'accordent de tels rapprochements et quelle est leur pertinence ici. L'étude consacrée à Vénus, à travers le pôle vénusien, est limitée à moins de deux pages, ce qui est peu dans la mesure où elle est centrale dans la création ovidienne. On s'attendrait à ce qu'elle occupe une place plus importante. Le *paraclausithyron* mériterait une attention plus grande, compte tenu de sa place dans la poésie élégiaque augustéenne : il s'agit bien d'une forme de prière, parodique ou poétique, voire magique, comme on en trouve un exemple dans le *Curculio* de Plaute.

Le chapitre consacré aux circonstances et lieux de prière porte surtout sur l'attitude de l'orant, où le corps joue un rôle important. L'attitude qui consiste à lever les bras au ciel et à tendre les paumes de la main (*tendere ad sidera palmas*) fait l'objet d'un relevé systématique et intéressant. Quant à la *percussio pectoris*, elle n'est pas non plus une attitude du *ritus Romanus* mais une tendance, un emprunt à d'autres religions plus expressives. Sur la *supplicatio*, les relevés et les analyses sont intéressants mais les deux étymologies, bien étudiées par E. Benvéniste et G. Freyburger, ne sont pas exploitées comme elles le devraient dans un travail de latiniste. La récurrence du chiffre 3 est bien mise en lumière et rapproché d'éléments rythmiques ou ternaires. L'étude des lieux et des circonstances amène à distinguer *lucus* (statut religieux) et *silua* (espace sauvage, fréquentée par des divinités). Sont bien étudiés les moyens par lesquels le poète met en valeur l'efficacité de la prière. Certains rituels et leur gestuelle font l'objet de bonnes analyses : Parilia, arrivée de Carmenta à Rome, Robigalia… Ces épisodes semblent parfois traités pour eux-mêmes plus qu'ils ne mettent en valeur le traitement « précatif » ; évidemment, les prières, sous forme de dialogues ou d'interventions, y sont en nombre. Il est plutôt ici question d'écriture du rituel, écriture ovidienne.

La troisième partie de l'étude (p. 213-330) porte sur « La mise en mots de la prière » et s'avère être la plus novatrice, par les analyses qu'elle propose. Le premier chapitre sur la mise en scène, par ses études narratologiques et métriques, s'avère le plus riche ; on y trouve des relevés complets, des tableaux statistiques complétés par des analyses littéraires et métriques. Une structure verbale récurrente dans les prières est la présence d'un monosyllabe à l'initiale, suivi d'un mot pyrrhique ; Ovide montre une prédilection pour les mots pyrrhiques, que l'on trouve aussi en milieu de vers, contre la césure, où ils créent une sorte de rebond (les relevés p. 182-183 sont très complets mais limités aux *Métamorphoses* (utilisation des travaux de De Neubourg). La séquence monosyllabe-pyrrhique est très souvent complétée par un mot long molosse ou choriambique.

Les formules introductives et conclusives sont elles aussi bien analysées. Quand Ovide, dans les *Fastes*, s'adresse aux dieux, il le fait directement, sans être un narrateur-personnage, mais sous forme de parole active. Les invocations de ses personnages sont introduites et terminées par une phrase ou une expression spécifique, Ovide utilisant des procédés de type narratif. Le monde ovidien est présenté comme une scénographie verbale, rythmée et codifiée. Des analyses fouillées soulignent en particulier les partages trochaïques, un des éléments rythmiques les plus importants dans les prières ovidiennes. On observe chez Ovide une forte proportion de vers structurés autour de deux ou trois partages trochaïques, une construction rare avec un fort potentiel expressif ; Ovide use du pouvoir émotionnel de ces pauses. Ovide a recours au partage trochaïque pour donner au vers une structure plus dynamique, plus dramatique. On se montrera toutefois plus prudent sur le fait que la prière porte des marques d'émotion, de drame, d'angoisse, une diction plus hachée, discontinue, moins artificielle et se rapprochant de *l'oratio numerosa* des déclamations rhétoriques. La métrique verbale prend en compte les monosyllabes initiaux, les mots pyrrhiques et les mots longs. Les analyses de J. Hellegouarc'h et les travaux de J. Gérard sont utilement mis à contribution. On regrettera que les notions de poésie primitive, de vers saturnien, de *carmen*, n'aient pas été davantage prises en considération, de même que le problème de la nature de l'accent latin.

Le chapitre II, consacré à l'invocation, porte sur les épiclèses et les épithètes, sur l'usage de la particule élégiaque ; des remarques intéressantes concernent aussi le « *Du stil* » si caractéristique de la *precatio Latina* (la note 71 se contente d'un renvoi à la première partie ; utile comparaison, dans les tableaux – p. 301-302 – avec les emplois virgiliens et horatiens) ; également intéressant le traitement de l'expression de l'indétermination (*quisquis es*, *quisquis ades* ; absence la formule *si deus si dea*), surtout par rapport aux autres poètes (Virgile, Tibulle, ou Properce). L'étude de l'invocation ovidienne met en valeur la place du théonyme, en position initiale, ou soulignée par la césure, l'usage de la particule élégiaque *O*.

Le troisième chapitre (p. 307-330) sur les verbes de la prière est l'objet d'analyses moins approfondies : les références à Quinte-Curce, Pline, Cicéron, Tite-Live (ainsi p. 328-330) ne semblent pas justifiées à cet endroit, ou alors il fallait un développement sur les prières oratoires ; les verbes d'assistance (*adesse*, *auxilium* ou *opem ferre*, expression déjà envisagée antérieurement), l'expression *huc* ou *dexter ades* occupent une certaine importance (le sens de *dexter* mériterait d'être approfondi, d'après les principes d'orientation). Les mots essentiels sont cependant bien étudiés : *precor quaesoque*, *ueneror*, *obtestor*, *oro et obtestor* (la mention de Cicéron aurait mérité une ouverture sur la rhétorique). La séquence caractéristique, si bien étudiée par É. Benveniste, *precor quaesoque*, présente dans la grande prière à Mars, ne fait l'objet que d'une mention rapide en fin de chapitre.

Trois Annexes viennent enrichir cette enquête littéraire, stylistique, poétique : un corpus qui sert de référent général aux études stylistiques et métriques, un corpus reposant sur les types de prières et d'invocations, un corpus où les prières sont classées par destinataire. Avec les latinistes, les historiens de la religion romaine pourront y trouver des références utiles. Une bibliographie de plus de 800 titres confirme le sérieux de cette recherche sur la prière ovidienne (on ne trouve cependant pas mention de Caton ou de Pline parmi les auteurs anciens). Cet ouvrage sera très utile non seulement aux latinistes mais aussi aux historiens de la religion romaine qui s'intéressent à la mise en œuvre de la prière.

Charles Guittard.

Jean-Pierre Aygon, Vt scaena, sic uita *: mise en scène et dévoilement dans les œuvres philosophiques et dramatiques de Sénèque* (Chorégie : études, 1) : Paris, De Boccard, 2016, 395 pages.

La question des relations entre l'œuvre tragique et philosophique de Sénèque demeure encore aujourd'hui problématique. Pourtant, rares sont les travaux qui se sont réellement concentrés sur l'analyse précise et comparée de ces deux parties de l'œuvre de Sénèque. Dans son dernier ouvrage, Jean-Pierre Aygon tente d'apporter sa pierre à la réflexion en tâchant de répondre à deux interrogations souvent formulées à ce sujet : les tragédies de Sénèque ont-elles été écrites dans une perspective stoïcienne et constituent-elles véritablement des pièces de théâtre ? Certes, ces deux questions ont déjà donné lieu à une littérature abondante, mais elles sont ici traitées sous un jour nouveau, à travers le filtre de la théâtralité et de la mise en scène.

Le travail de J.-P. Aygon se compose de deux parties, sous-divisées chacune en quatre chapitres. La première partie (p. 11-140) étudie la position de Sénèque, dans ses textes en prose, sur les spectacles et leur public, étude présentée par l'auteur comme un préalable à l'analyse du corpus tragique en lui-même.

Dans le premier chapitre (p. 13-36), J.-P. Aygon relève et classe systématiquement tous les passages où le philosophe évoque le monde du théâtre, ce dernier étant entendu à partir de la définition de R. Beacham, définition par le lieu, celui du *theatrum*. Certes, il arrive à Sénèque de critiquer le théâtre en tant que distraction pour les ignorants (*stulti*), mais cette condamnation des *ludi* relève du *topos*. En réalité, le théâtre peut être le lieu d'une possible stimulation morale, si le spectateur interprète correctement la pièce. L'intérêt de Sénèque par rapport au théâtre porte donc surtout sur sa réception, entre simple plaisir superficiel d'une assistance passive et interprétation active qui conduit au message éthique.

Le deuxième chapitre (p. 37-72) concerne les images empruntées au théâtre. Le goût de Sénèque pour les images a parfois été perçu comme pouvant perturber le message philosophique, mais J.-P. Aygon reprend la position de M. Armisen-Marchetti pour affirmer l'inverse. Il relève toutes les images de la théâtralité utilisées par Sénèque et observe leur neutralité axiologique. Il existe de bonnes et de mauvaises manières de jouer son rôle dans le théâtre de la vie.

Dans le chapitre III (p. 73-109), J.-P. Aygon traite plus précisément de la théâtralité de l'écriture de Sénèque. Après avoir précisé ce qu'il entend par théâtralité, en mobilisant les concepts de la critique moderne (ceux de Mikhaïl Bakhtine par exemple), il retient et analyse quelques critères de cette théâtralité. À partir de cette étude, J.-P. Aygon conclut que la théâtralisation revêt chez Sénèque une importance considérable : le recours à l'imagination permet de modifier les représentations et d'infléchir la volonté.

Le quatrième et dernier chapitre de la première partie (p. 111-137) est consacré aux mises en scène du moi, ce que Cicéron qualifie dans les *Tusculanes* de « théâtre de la conscience » (p. 111). Sénèque, dans les *Lettres*, met en scène son propre personnage, dans une sorte d'examen de conscience, tel que Pierre Hadot l'a théorisé. Ce phénomène est particulièrement observable dans la *Lettre* 57 où le moi confirme une loi générale du fonctionnement de l'être humain, par des mécanismes d'identification, à des fins parénétiques.

Dans une seconde partie (p. 141-301), J.-P. Aygon étudie le corpus tragique afin de démontrer que la théâtralité des pièces est au service de l'éthique stoïcienne que développe le philosophe.

Dans le chapitre V (p. 143-167), il analyse tous les effets scéniques que l'on peut relever dans les tragédies afin de réfuter la théorie des « drames-pour-la-récitation ».

Il relève dans les textes tout ce qui permet de reconstituer une mise en scène imaginaire ou réelle, en particulier les éléments de décor (*pegmata*), et les effets sonores et visuels. L'auteur en déduit que les tragédies n'étaient pas forcément écrites pour être jouées, mais étaient jouables.

Dans le chapitre VI (p. 169-191), J.-P. Aygon se concentre sur les modes de représentation des événements tragiques (*cf.* le tableau synoptique p. 172). Il remarque que Sénèque préfère toujours la représentation, même quand celle-ci est difficile pour des questions techniques, de bienséance, ou de changement de lieu. Et même quand Sénèque choisit la solution de la narration, il s'efforce par différents moyens de rapprocher l'action du *pulpitum*, comme par exemple avec la mort d'Agamemnon décrite « en direct » grâce à une hallucination de Cassandre.

Dans le chapitre VII (p. 193-220), J.-P. Aygon étudie le renversement de la grandeur épique au sein des tragédies. Il met d'abord en place une typologie précise pour répertorier les extraits les plus caractéristiques de l'épique (*cf.* le tableau synoptique p. 205). Particulièrement intéressant est le passage dans lequel J.-P. Aygon observe qu'en vertu d'une « règle implicite » (p. 206), Sénèque ne développe qu'un seul récit épique par pièce : l'existence d'un premier récit épique entraîne automatiquement la transformation de celui de la catastrophe. J.-P. Aygon analyse ensuite la fonction de tels passages. Quand ce sont d'authentiques fragments d'épopée (dans *Hercule furieux* et *Agamemnon*), ils soulignent le rapport d'inversion entre les mondes épique et tragique. On ne saurait donc parler de « théâtre épique ».

Enfin, dans le chapitre VIII (p. 221-301), J.-P. Aygon développe sa conception de la tragédie sénéquienne comme « un théâtre du dévoilement des âmes ». La mise en scène de la vie intérieure du moi tragique touche au thème important de la division du moi et de ses multiples facettes, dont Médée incarne une mise en scène emblématique. J.-P. Aygon montre qu'il existe une spécificité de la Médée sénéquienne par rapport à celles d'Euripide et d'Ovide. Chez Sénèque, l'*hegemonikon* de Médée est entièrement dominé par la passion. Il n'y a pas de conflit avec la raison, mais une lutte entre deux passions antagonistes, *ira* et *pietas*. Il n'y a donc pas de contradiction avec la vision moniste défendue par le stoïcisme. J.-P. Aygon résout ainsi les tensions qui semblent exister entre tragédies et philosophie : la victoire finale de Médée n'est, comme celle d'Atrée, qu'un leurre. Les spectacles sont donc riches de leçons éthiques pour qui sait les trouver, pour ceux qui ne se contentent pas d'une réception passive.

Le travail de J.-P. Aygon est complété d'annexes contenant les textes étudiés et leurs traductions (p. 309-329), d'une très riche bibliographie (p. 331-366) et d'*indices* des noms propres, des passages cités et des thèmes abordés (p. 367-386).

La lecture du livre de J.-P. Aygon est recommandable à de très nombreux égards. Sa réflexion s'appuie à la fois sur une analyse textuelle précise et fine, et sur la lecture approfondie d'une abondante littérature secondaire qu'il n'hésite pas à remettre en question (par exemple, p. 145 avec l'analyse de Gérard Genette). Pour chaque point abordé, J.-P. Aygon donne un rapide état de la question, car derrière le chercheur transparaît sans cesse l'excellent pédagogue : les développements, toujours très clairs, aboutissent à des conclusions intermédiaires qui rappellent les éléments saillants de la démonstration. Les idées sont souvent classées dans des listes mises en valeur par la typographie, et reprises de manière synoptique au sein de plusieurs tableaux qui se révèlent être de précieux outils. Ce souci de clarté n'exclut en rien l'approfondissement, comme c'est le cas dans l'excellente mise au point théorique sur la différence entre déterminisme et fatalité (p. 264-265), dans laquelle J.-P. Aygon rappelle la compatibilité entre liberté et déterminisme chez les Stoïciens, sujet qui donne lieu encore aujourd'hui à de nombreux contre-sens.

Nous ne saurions donc trop recommander la lecture de cet ouvrage, à la fois plaisante et stimulante, qui réconcilie de manière parfaitement convaincante deux visages de Sénèque trop longtemps séparés.

Jean-Christophe COURTIL.

Antony AUGOUSTAKIS (dir.), *Flavian Epic* (Oxford Readings in Classical Studies) : New York-Oxford, Oxford University Press, 2016, xiii et 538 pages.

L'infatigable A. AUGOUSTAKIS publie, en même temps que son commentaire du livre VIII de la *Thébaïde*, recensé dans ce volume, ce recueil qui, après une introduction sur laquelle on reviendra, réunit seize articles déjà publiés sur les épiques flaviens (trois, écrits en italien, sont traduits en anglais), l'ensemble couvrant plus d'un demi-siècle. Notes et bibliographie ont été mises à jour et, lorsque c'était possible, les auteurs eux-mêmes ont fourni un *postscript*. Tout choix paraît forcément discutable : cette intéressante entreprise devrait être poursuivie et d'autres recueils seraient les bienvenus.

Valérius, le plus ancien, a droit à quatre articles. M. A. DAVIS (1989), voyant (la première, semble-t-il) dans le navire Argo une métaphore du poème, s'interroge sur l'audace que lui attribue, dès le *proœmium* (I, 4), le poète. Après avoir étudié la riche « conversation » qu'entretient sur ce point Valérius avec ses prédécesseurs, c'est dans l'épisode lemnien et l'éloge d'Hypsipyle qu'elle cherche la clef : le poème « est audacieux par sa défense de la tradition dans un monde [...] où les vertus ne sont plus que des noms dépourvus de contenu » (p. 44). R. NORDERA (1969) parle également de l'audace de Valérius, mais dans le domaine de la langue épique, à la suite d'analyses bien menées d'« imitations » (le vocabulaire paraît parfois suranné !) de Virgile où la recherche du poète paraît tantôt viser « l'originalité à tout prix » (p. 46), tantôt vouloir rendre compte de réalités psychologiques « frôlant la difformité pathologique » (p. 78). M. FUCECCHI (1996) montre comment l'introduction d'un épisode de guerre civile au livre VI permet au poète de maintenir dans le registre épique le rapport amoureux entre Jason et Médée (on pense à ce que dit Servius du livre IV de l'*Enéide*, « imité » d'Apollonios : *paene comicus stilus est : nec mirum ubi de amore tractatus est* ; nous parlons, quant à nous, d'« éthique » et de pathétique ») : la scène de la teichoscopie où « la participation émotionnelle de Médée au spectacle atteint son climax » paraît « établir un pont entre les murs et la zone des opérations guerrières » (p. 104-105). A. ZISSOS (1999) enfin analyse différents cas d' « allusions négatives » : le *poeta doctus*, dans la lignée d'Ovide, choisissant une version de la légende, fait allusion à d'autres, parfois au dépens de la clarté, voire de la cohérence du récit.

Sept textes concernent Stace. D. HERSHKOWITZ (1999) étudie quatre exemples de ce que nous avons appelé le « leurre virgilien » dans la *Thébaïde* : un personnage formule une demande, dans ce qui paraît d'abord une *retractatio* de la demande de Vénus au Jupiter de l'*Énéide*, mais la réponse espérée (*parce metu Citherea*, *Aen*. I, 257) est chaque fois un refus, déception pour le demandeur, surprise et curiosité chez le lecteur. Dans la *uariatio* à partir du même schéma (repris dans l'*Achilléide* lors de l'entrevue entre Thétis et Neptune) éclate la virtuosité du poète. A. KEITH (2004-2005) montre l'exploitation et l'appropriation par Stace des chants III et IV des *Métamorphoses* pour conférer à la Thèbes d'Œdipe, gouvernée par une *gens dira* (I, 4), un passé et à son récit une épaisseur temporelle. Les deux articles suivants concernent la *mora* à Némée, épisode le plus obscur de l'épopée. L'affirmation mise en avant par S. NUGENT (1996) que le rapport entre Hypsipyle et Thoas

reproduit celui de Stace à Virgile a peu d'intérêt, mais ses analyses mettent en valeur maintes singularités du récit de la Lemnienne. Le texte de J. Brown, chapitre extrait de sa thèse (1994), d'où quelques obscurités, met nettement en lumière, à propos d'Opheltès-Archémore, les jeux de Stace sur petitesse et grandeur. N. Bernstein (2004) montre, en s'attachant aux regards, en quoi le duel entre les fils d'Œdipe s'oppose aux grands duels « judiciaires » de l'épopée (Achille et Hector, Enée et Turnus...) : refus de voir (Jupiter et les dieux, Adraste), plaisir à voir (Furies, fantômes thébains), mais aussi ambiguïté du poète lui-même qui tantôt paraît vouloir en détourner le lecteur, tantôt se prévaut d'en avoir immortalisé le récit. H. Lovatt (1999) étudie une des originalités majeures de la *Thébaïde*, l'émergence au chant XII d'une intrigue féminine prenant le relai de l'intrigue masculine. Pour elle, « ni la narration masculine de la guerre ni la narration féminine du deuil ne peuvent constituer une conclusion suffisante par elle-même et satisfaisante » (p. 291), d'où une fin ouverte comme celle de l'*Énéide* (il n'est pas sûr que la comparaison avec la « fin » de la *Pharsale* vue par Masters soit aussi pertinente). L'*Achilléide* a sa place ici avec la fine étude de S. Hinds (2000) : alors que l'amour trouve sa place dans toutes les épopées, pourquoi les déclarations théoriques des poètes opposent-elles presque toujours (l'exception étant Ovide qui fait malicieusement de l'*Iliade* une œuvre érotique) la guerre, domaine de l'épopée, et l'amour, domaine de l'élégie ? L'intrusion du féminin dans l'épopée menace genre et *gender* et apparaît encore, huit siècles après Homère, comme l'objet d'une « continuelle renégociation » (p. 305 et *passim*). Ainsi en irait-il pour l'Achille de Stace, qui eût oublié définitivement son initial travestissement (p. 318) : nous n'en croyons rien, ne fût-ce que parce qu'inévitablement serait advenu avec Penthésilée, superbe héroïne en attente d'une consécration littéraire, *ultimus metus* selon Sénèque (*Tr.* 243), un trouble nouveau dans le *gender* et le genre !

Venons-en à Silius. A. Pomeroy (2000) s'attache aux cas où celui-ci reprend différents passages du livre VIII de l'*Énéide*, le plus Romain, dans des scènes étendues (arrivée au camp de Syphax et entrevue, bouclier d'Hannibal...) et montre comment il adapte les thèmes aux valeurs de l'époque flavienne. Notons que ni chez Valérius ni chez Stace ne figurent de tels « parallèles extensifs » (p. 328). Les deux articles de R. Bruère réunis ici (1958 et 1959) remontent à une époque où la critique traitait les épiques flaviens à peu près comme des illettrés. L'auteur relève méthodiquement chez Silius les nombreux morceaux inspirés d'Ovide : on voit ici, comme dans l'article précédent, Silius adapter avec soin et goût, mais sans originalité, ses modèles. A. Augoustakis (2003) ne pense pas que l'histoire de Pyrénè (III, 415-441) fasse simplement partie de ce que Bruère appelle les « interludes étiologiques » (p. 352). Hercule violant, selon une regrettable habitude divine, la fille de son hôte, qui est transformée en serpent, serait une préfiguration d'Hannibal et de « son franchissement sacrilège des Alpes » : ce viol n'a rien à voir avec celui de la fille de Latinus, *laetum crimen* (VI, 634), d'où sortira la *gens Fabia* ; il en constitue même « une inversion, détail après détail » (p. 400). R. Marks (2005) conduit une enquête méthodique et minutieuse sur le rapport entre les défaites de Rome, dans les livres IV-X des *Punica*, et le rite de la *deuotio*, tel qu'il est connu surtout par les exemples de Décius Mus et de son fils. Bien que Silius, au contraire d'autres épiques, n'emploie pas le verbe *deuouere*, maints traits, en particulier dans les cas de Flaminius et surtout de Paul-Émile, évoquent cette pratique : c'est ce qui permet au poète « de donner un sens aux souffrances de Rome dans les premières années de la guerre » (p. 433). A. Mezzanotte (1995) rassemblant, dans un esprit proche de celui de Pomeroy, des éléments souvent déjà connus, en montre la convergence : Silius, malgré sa retraite, reste en contact avec les grandes tendances et les grands thèmes de l'époque. Il va jusqu'à faire de Silius (et même des trois épiques flaviens)

non seulement le partisan, mais le propagandiste d'une idéologie « conçue et imposée par la cour impériale » (p. 458).

Un des intérêt du recueil est de permettre une confrontation des trois poètes (eux-mêmes parleraient de *certamen*). A. Augoustakis conteste, dès la p. 1 de l'introduction, la hiérarchie aujourd'hui admise. Stace ne serait considéré comme supérieur qu'en raison de la place que lui accorde Dante. C'est là prendre l'effet pour la cause : ainsi pourrait-on dire que Shakespeare est placé au-dessus des autres Elisabéthains parce qu'il est plus souvent représenté. Et qui imaginerait, aux Enfers, Silius comme guide ? Faut-il rappeler que notre canon était déjà celui des Anciens ? Le succès de Stace est attesté tant par le poète lui-même (*Theb*. XII, 812-815) que par le peu bienveillant Juvénal, tandis que Pline le jeune exécute les *Punica* d'une formule tranchante où *cura* n'est nullement synonyme d'*ars*, quoi qu'il en soit dit p. 327, n. 17. Mais les articles contenus dans le volume viennent d'eux-mêmes contredire cet écrasement qualitatif, marquer suffisamment ce qui sépare la marquèterie de Silius des épopées riches et complexes de Valérius et surtout de Stace. Les travaux de Nugent, Brown ou Lovatt, par exemple, fournissent des repères utiles pour comprendre le projet de la *Thébaïde* : ce n'est pas méconnaître leurs vertus que de dire qu'ils n'en dissipent pas tous les mystères.

On n'est guère surpris de la naïve suprématie accordée, surtout dans les mises à jour, à la bibliographie anglophone – même si tous les ponts avec l'Europe ne semblent pas encore rompus. On est plus étonné de voir citer les traductions d'ouvrages tels que *Le métier de citoyen* de C. Nicolet (Paris, 1976) ou l'*Hannibal* de S. Lancel (Paris, 1995) sans mention de l'œuvre originale. Écrasement chronologique cette fois : le livre classique d'E. R. Curtius, *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (Berne, 1948) se voit ainsi daté de 2013 ; quant à celui de R. Heinze, *Vergils epische Technik* (Teubner, 1903), le voici rajeuni de près d'un siècle.

Fernand Delarue.

Gianni Guastella, *Word of Mouth.* Fama *and Its Personifications in Art and Literature from Ancient Rome to the Middle Ages* : Oxford, Oxford University Press, 2017, xvi et 440 pages.

En s'appuyant sur quarante-six illustrations, ce livre propose, après les travaux de philip hardie, une réflexion sur les deux sens du mot *fama* : la rumeur invérifiée qui vole immédiatement à travers le monde et le renom garanti par la circulation d'un nom, qui assure la survie de la *uirtus* et des hauts faits des grands hommes, depuis l'antiquité, où sont puisés les textes qui illustrent le premier sens, jusqu'au xiv^e^ siècle qui donne un lustre particulier à la personnification (au sens de *personarum fictio* chez Quintilien) de *fama.* C'est donc une étude du phénomène social qui se cache derrière la figure allégorique qui nous est ici proposée.

Le premier chapitre (p. 13-52) étudie comment circulent les nouvelles et les rumeurs dans l'Antiquité comme dans le monde moderne. Le chapitre II (p. 53-65) explore le champ sémantique de *fama* à partir de son étymologie. Puis on montre comment les auteurs antiques (chapitre III, p. 67-89) et modernes (chapitre IV, p. 91-124) ont décrit la diffusion des rumeurs. En utilisant les travaux modernes sur les mécanismes de communication, on analyse le phénomène dans l'Antiquité (chapitre V, p. 125-152). On peut alors, dans le chapitre VI (p. 153-184), interpréter les traits distictifs de *Fama* d'Homère et Hésiode (*pheme*) à Virgile (*Aen.* 4, 173-197) et Ovide (*Met.* 12, 39-63). Le chapitre VII (p. 185-250) montre comment *Fama* tend à se confondre avec *Gloria* de l'Antiquité tardive à Boccace (*Amorosa*

visione) et Pétrarque (*Triumphus Fame*), le chapitre VIII (p. 251-318), la naissance d'une iconographie de *Fama* triomphante, et le chapitre IX (p. 319-353), la contamination de *Fama* rumeur et de *Fama* renom dans la littérature et l'iconographie, le chapitre X (p. 355-383) donnant une place particulière – méritée ! – au poème de Chaucer *The House of Fame* qui, dans de nouvelles combinaisons narratives, donne une nouvelle vie à ce thème. La bibliographie (34 pages) est pluridisciplinaire et la consultation de l'ouvrage est facilitée par un *index locorum* et un index général.

L'auteur a conscience du caractère inévitablement limité de son corpus, mais il ouvre dans sa conclusion (p. 385-389) quelques pistes nouvelles, au-delà des deux traditions ici étudiées. Cet essai constitue indubitablement une importante contribution à l'étude de *Fama* dans la littérature et les arts de l'Europe occidentale.

Jean-Louis Charlet.

Philosophie

Gareth D. Williams et Katharina Volk (dir.), *Roman Reflections, Studies in Latin Philosophy* : Oxford, Oxford University Press, 2016, 306 pages.

Ce volume de treize contributions présente les actes d'un colloque organisé par les éditeurs à l'Université de Columbia en mars 2012. Ce colloque, dont le thème général était la philosophie latine, s'était donné pour but d'examiner dans quelle mesure le fait d'écrire en latin avait pu donner un caractère distinctif à la pensée philosophique romaine. Il s'agissait avant tout de réaffirmer l'importance de la philosophie latine, et d'explorer le caractère romain des écrits philosophiques dans les premiers siècles avant et après J.-C. En effet, lorsque les Romains ont adopté la philosophie grecque, ils n'ont pas imité servilement leur modèle, même si la philosophie romaine est encore trop souvent traitée comme un simple prolongement de la philosophie grecque. Les treize articles, rédigés par un groupe international et interdisciplinaire de spécialistes de la philosophie ancienne, de la littérature latine, et de l'histoire de l'Antiquité, couvrent de manière chronologique une période allant des grands auteurs républicains (Cicéron et Lucrèce) à Augustin, en passant par Sénèque, Épictète (le seul auteur écrivant en grec étudié dans le volume) et Apulée. Ainsi, les éditeurs avaient dans l'esprit de compléter les deux volumes de *Philosophia Togata I* et *II*, édités il y a une vingtaine d'années par M. Griffin et J. Barnes, qui traitaient assez peu de la période impériale. Employant une variété d'approches, les divers articles permettent de démontrer la diversité et l'originalité des discours philosophiques romains à travers les siècles.

L'ouvrage est divisé en quatre parties. La partie I (p. 13-29) présente un unique chapitre dans lequel H. Hine étudie les divers usages du terme d'origine grecque *philosophus*, à la fin de la République et au début de l'Empire, jusqu'à Aulu-Gelle et Apulée. Désignant le philosophe professionnel, le mot a été évité par Cicéron, Sénèque et Pline pour se décrire eux-mêmes, mais a été adopté plus tard par Apulée. H. Hine attribue ce changement à une acceptation croissante de la philosophie à Rome : celle-ci est d'abord perçue comme suspecte, sujette à l'hostilité, alors qu'au IIe s. le statut du philosophe a changé. Cela coïncide également avec la pratique